

le portique

Le Portique

Revue de philosophie et de sciences humaines

25 | 2010

L'architecture des Milieux

Centralité et modificabilité.

Trois moments dans l'histoire de la notion de milieu

Three moments in the history of the notion of "milieu"

Zentralität und Modifizierbarkeit. Drei Zeitpunkte in der Geschichte der „Milieutheorie“

Ferhat Taylan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2475>

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 6 août 2010

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Ferhat Taylan, « Centralité et modificabilité. », *Le Portique* [En ligne], 25 | 2010, document 2, mis en ligne le 25 novembre 2012, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2475>

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

Tous droits réservés

Centralité et modifiabilité.

Trois moments dans l'histoire de la notion de milieu

Three moments in the history of the notion of "milieu"

Zentralität und Modifizierbarkeit. Drei Zeitpunkte in der Geschichte der „Milieutheorie“

Ferhat Taylan

- 1 Historiquement, la notion de milieu pose la question des rapports des vivants aux êtres qui les entourent. À ce niveau de généralité, on pourrait être tenté d'isoler deux grands axes dans les manières de penser ces rapports : le premier insisterait sur l'influence du milieu sur les vivants, et le second privilégierait le statut du centre que constitue le vivant dans son milieu. Face à une sociologie « biologisante » ou à une biologie mécaniste, qui conçoivent le vivant humain comme celui qui naît, vit et meurt *entre* les êtres qui l'entourent, ce dont la nature ne peut être décrite qu'en fonction d'une ontologie relationnelle, une phénoménologie de la vie et un néo-vitalisme défendraient les droits d'un sujet vivant comme la condition de possibilité d'un milieu. Selon une telle dichotomie, les premiers problématiseraient *l'adaptation* comme la principale activité vitale des vivants, qui ne peuvent que réagir aux variables d'un milieu donné, tandis que les seconds penseraient *la création* du sujet vivant comme son activité vitale par excellence.
- 2 En effet, en raison d'une telle dichotomie simpliste à laquelle la notion de milieu semble nous renvoyer, celle-ci paraît aujourd'hui en grande partie obsolète, réduite à son acceptation littéraire dont le cadre poussiéreux serait illustré par Taine ou Balzac. Cette vieille tension depuis longtemps dépassée en sciences sociales entre « le déterminisme du milieu » et « la liberté du sujet » épuiserait ainsi toute la signification de cette notion qui, malgré l'usage très large qu'on en fait (milieu scolaire, hospitalier ou pénitentiaire, le milieu urbain ou rural, etc.), reste obscure dans sa signification conceptuelle.
- 3 Dégager la fécondité philosophique de la notion de milieu était déjà le but de Canguilhem qui, dans son article « Le vivant et son milieu », après avoir constaté la constitution de la notion de milieu « en un mode universel et obligatoire de saisie de l'expérience et de l'existence des êtres vivants », traçait l'histoire philosophique de celle-ci depuis Newton

jusqu'à Uexküll et Goldstein¹. L'importance de cet article ne réside pas seulement dans la manière dont Canguilhem expose les traductions de la notion entre les contextes physiques, biologiques et philosophiques, mais aussi dans la postérité qu'il a ouvert par son influence sur les penseurs qui furent ses élèves. Ainsi, les travaux de Canguilhem sur la notion de milieu pourraient eux-mêmes faire partie d'une histoire plus longue de cette notion dont ils constituent un moment, mais ils indiquent aussi le cadre général de la manière philosophique de s'intéresser à l'histoire d'un concept².

- 4 C'est donc en suivant Canguilhem qu'on tentera ici d'inscrire la notion de milieu dans des champs de problématisations multiples qui n'ont pas cessé d'inquiéter notre sol épistémologique, plutôt que de réduire sa problématisation à une dichotomie entre influence et création. Cette notion apparaît d'abord comme une des indices de l'émergence moderne du problème d'une possible démarcation de la nature et de la culture. Concevoir l'homme dans son milieu, c'est l'inclure dans une nature sociale qu'on tente de saisir comme l'objet d'une observation scientifique. Ainsi, le statut singulier de l'humain comme être vivant produisant ses propres milieux aussi bien physiques que symboliques mobilise un glissement de terrain entre la biologie et la sociologie, *au moment même de leur fondement*, dont l'œuvre de Comte nous fournit le témoignage. Si les sciences humaines sont « des sciences d'emprunt » qui trouvent certains de leurs modèles dans les sciences de la nature³, la notion de milieu est l'indice d'une traduction en sciences humaines d'un modèle biologique (lui-même dérivé d'un modèle physique⁴), traduction qui ne se fait pas sans créer d'importantes tensions. Ainsi, au lieu de remonter aux origines grecques du « mésos », ou de ressasser la transition de la notion entre la physique et la biologie si bien étudiée par Canguilhem, on propose de partir de Comte comme du moment moderne d'une articulation du vital au social à travers la notion de milieu.

Auguste Comte : milieu et modification

- 5 La quarantième leçon du *Cours de la philosophie positive* décrit la lutte menée par la biologie depuis XVIII^e siècle pour se constituer comme science autonome, étant « en quelque sorte incessamment ballotée entre la métaphysique qui s'efforçait de la retenir et la physique qui tendait à l'absorber, entre l'esprit de Stahl et l'esprit de Boërhaave⁵. » Prise entre une métaphysique vitaliste qui tend à nier toute influence extérieure sur l'organisme et une physique mécaniste qui au contraire perd la spécificité de l'organisme parmi les corps, la biologie ne parvient pas à penser proprement la vie, dont la condition fondamentale est selon Comte « une harmonie entre l'être vivant et *le milieu* correspondant⁶ ».
- 6 La notion de milieu sert sans doute d'abord à contrecarrer l'influence du vitalisme de Bichat : « Si, comme le supposait Bichat, tout ce qui entoure les corps vivants tendait réellement à les détruire, leur existence serait, par cela même, radicalement inintelligible : car, où pourraient-ils puiser la force nécessaire pour surmonter, même temporairement, un tel obstacle ? » À moins de supposer en elle une force vitale en acte mais non observable, la vie comme résistance à la matière reste incompréhensible. À partir de la formulation lamarckienne de l'influence des circonstances sur les êtres vivants, Comte propose ainsi une synthèse philosophique qui pose l'exigence de penser la vie comme la corrélation entre l'organisme et le milieu. Or, cette synthèse correspond en même temps à l'apparition d'une conception positive du milieu comme faisant pleinement partie de la vie. Une théorie positive des milieux devient possible dès lors que

le milieu est pensé non plus comme ce à quoi la vie résiste, mais comme une condition de « l'harmonie fondamentale » qu'est la vie.

- 7 Ainsi, sous la plume de Comte le milieu désigne « non seulement le fluide où l'organisme est plongé, mais, en général, l'ensemble total des circonstances extérieures, d'un genre quelconque, nécessaires à l'existence de chaque organisme déterminé ⁷. » À travers l'idée de la nécessité du milieu pour la vie, si la biologie peut s'émanciper de la physique, elle dépend à présent de l'étude des milieux. Cette ambiguïté du statut de la biologie chez Comte est soulevée par Canguilhem : « Que la biologie ne puisse pas être une science séparée, Comte le justifie dans sa conception du milieu. Que la biologie doive être une science autonome, Comte le justifie dans sa conception de l'organisme. ⁸ »
- 8 Concevoir le milieu comme condition de possibilité de la vie implique alors de penser la biologie avec la sociologie, et plus précisément penser les milieux humains dans le prolongement de la biologie. Si d'une part la vie est un rapport entre l'organisme et le milieu, et d'autre part l'homme transforme constamment ses milieux, la vie humaine devient cette nature complexe parce que toujours déjà modifiée par sa propre action ⁹. L'étude de la « vie humaine » implique dans ce sens un débordement de la biologie vers la sociologie comme la science du vivant social, qui doit penser précisément les manières par lesquelles ce vivant modifie ses propres milieux.
- 9 La théorie comtienne du milieu dépasse donc largement les limites d'un déterminisme absolu qu'on lui attribue d'habitude, tant elle s'efforce à saisir les rapports entre l'organisme et le milieu en tant que modèle de l'« organisation sociale ». C'est donc une « une conception dialectique des rapports entre l'organisme et le milieu » qui se trouve inaugurée par Comte selon les mots de Canguilhem, même si ce dernier lui reproche de limiter sa conception à la seule espèce humaine ¹⁰. S'il est vrai que l'attention de Comte est dirigée vers une sociologie biologique, la modifiabilité des milieux semble être un aspect commun à l'ensemble des vivants :
- 10 « Tout être vivant, fût-il réduit à l'existence végétative, modifie sans cesse le milieu qui le domine d'après les matériaux qu'il y puise et les produits qu'il y verse ¹¹ ».
- 11 Sous la domination du milieu s'esquisse alors la productivité de l'échange entre l'organisme et son milieu, permettant de penser la modifiabilité de l'ensemble.
- 12 Le concept inséparable du « vivant social ¹² » apparaît chez Comte pour désigner ce vivant dont la socialité l'inscrit dans la temporalité longue des pratiques et du langage, et qui doit être pensé dans la verticalité d'une histoire où chaque génération a modifié ses milieux. « Les vivants sont toujours, et de plus en plus, gouvernés nécessairement par les morts ¹³ » dira Comte. Ce gouvernement des vivants par les morts indique un *attachement biologique aux milieux produits*, et donne accès à une certaine perméabilité de la population à travers les modifications des milieux.
- 13 Quelle que soit la complexité de sa conception du milieu, la science des milieux qu'on nomme la « mésologie » qui s'instaure après Comte pour une courte période semble avoir diffusé une version simplifiée de la doctrine, en ne retenant que l'influence du milieu sur les vivants. Dans l'écart d'un siècle à peine, la notion s'installe dans sa signification de « l'ensemble des circonstances influentes », ce que Nietzsche constate en 1885 : « À présent, c'est la théorie du Milieu qui s'avère la plus confortable : tout est influence, l'homme lui-même en est le résultat ¹⁴. » Une théorie essentiellement « française » du milieu, qui associe pêle-mêle Lamarck, Comte, Balzac et Taine domine alors le champ des idées, et, comme le précise Canguilhem, « le milieu devient un instrument universel de

dissolution des synthèses organiques individualisées dans l'anonymat des éléments et des mouvements universels¹⁵. » C'est beaucoup plus tard, dans une autre langue et loin de la sociologie que la signification de la notion de milieu va se transformer.

L'Umwelt et la centralité du vivant

- 14 Si le terme de « *Umwelt* » apparaît d'abord en 1899 chez le géographe allemand Ratzel, il est employé comme la traduction du terme français « le milieu », lequel existe lui-même en allemand sous la forme « *Der Milieu* ». C'est à travers la fameuse observation du monde de la tique par le biologiste Jakob von Uexküll que le néologisme « *Umwelt* » va centrer le problème du milieu sur le vivant *pour qui il y a milieu*. La démarche critique d'Uexküll vise d'abord la physiologie mécaniste et la conception de l'animal-machine : ceux-ci ne nous empêchent pas seulement de nous représenter les mondes animaux, mais s'érigent aussi en obstacles devant une observation efficace de leurs comportements. Une tique isolée dans un milieu artificiel ne pourra pas nous renseigner sur ses réactions, car elle n'est sensible qu'aux trois excitations qui lui parviennent des mammifères : « de tous les effets dégagés par le corps du mammifère, il n'y en a que trois, et dans un certain ordre, qui deviennent des excitations. Dans le monde gigantesque qui entoure la tique trois stimulants brillent comme des signaux lumineux dans les ténèbres et lui servent de poteaux indicateurs qui la conduiront au but sans défaillance¹⁶. »
- 15 Le milieu (*Umwelt*) de la tique est l'ensemble de ces éléments qui sont porteurs de signification (*Merkmalträger*) pour elle, tandis qu'elle vit dans un environnement (*Umgebung*) plus large auquel elle est indifférente. « La richesse du monde qui entoure la tique disparaît et se réduit à une forme pauvre qui consiste pour l'essentiel en trois caractères perceptifs et trois caractères actifs – son milieu. Mais la pauvreté du milieu conditionne la sûreté de l'action, et la sûreté est plus importante que la richesse¹⁷ ». Il convient alors d'admettre que la tique est le sujet de ces opérations de perception et d'action, et qu'elle *extraît* de l'environnement un certain nombre d'éléments auxquels il est sensible. « Le sujet animal » est plutôt un mécanicien qu'une machine, il s'ajuste à son milieu en attribuant des caractères perceptifs aux objets. Uexküll peut ainsi formuler ce qu'il appelle « la règle générale » : « un milieu vécu optimal (ce que le sujet peut) dans un environnement pessimal (l'infini indiscernable de la nature)¹⁸. »
- 16 Cette règle doit s'appliquer également aux hommes, car l'exemple de la tique constitue chez Uexküll un modèle explicatif pour le rapport de tout sujet vivant à son milieu. À travers cette extension de la subjectivité à l'ensemble des vivants, la conception qui s'en dégage est celle d'un sujet biologique, qui domine le temps et l'espace de son milieu. Par ces conclusions, Uexküll opère une biologisation du kantisme : « alors que nous disions jusqu'à présent : sans le temps, il n'y a pas de sujet vivant, nous dirons maintenant : sans un sujet vivant le temps ne peut exister. [...] Par là, la biologie trouve accès à la doctrine de Kant qu'elle va scientifiquement exploiter dans la théorie des milieux en insistant sur le rôle décisif du sujet¹⁹. » L'*a priori* se trouve ainsi déplacé vers le milieu qui forme pour chaque vivant les formes de sa temporalité et de sa spatialité, mais dont le centre est le sujet. La pluralité des mondes est affirmée contre « l'opinion commune qu'il n'existerait qu'un temps et qu'un espace pour tous les êtres vivants. »
- 17 Uexküll ne tarde pas à tirer des conséquences sur les rapports de l'homme à l'espace, lequel doit être considéré non plus comme « neutre », mais comme actif, vécu, investi par le sujet vivant comme « l'espace de jeu de nos mouvements ». Dans les espaces actifs,

tactiles et visuels, Uexküll distingue six orientations qui s'opposent deux à deux : droite et gauche, haut et bas, avant et arrière, de manière à ce que « tout homme normal promène avec lui un système de coordonnées formé de ces trois plans et donne ainsi à son espace actif un cadre fermé dans lequel il situe toutes les orientations ²⁰ ».

- 18 Il ne serait pas exagéré d'affirmer que l'approche d'Uexküll constitue un renversement essentiel dans la conception de milieu : au lieu de penser le rapport entre l'organisme et le milieu comme une lutte ou comme une harmonie, Uexküll fait du sujet vivant la référence autour de laquelle un milieu est organisé. On ne peut plus évoquer l'*Umwelt* sans cette activité du sujet vivant qui extrait des éléments significatifs dans un environnement neutre. Dans ce sens, certains commentateurs peuvent penser que l'*Umwelt* allemand, loin d'être la traduction de la notion française de milieu, est son opposée ²¹. Il est vrai que là où *le milieu* indique –historiquement– l'ensemble des circonstances extérieures dont résulte l'organisme, l'*Umwelt* désigne un monde qui est le produit de l'organisme. Or, par un effet de retour, lorsque Canguilhem traduit l'*Umwelt* d'Uexküll par « milieu », il semble indiquer par là que ces deux notions appartiennent bien au même champ de problématisation : « le milieu dont l'organisme dépend est structuré, organisé par l'organisme lui-même. Ce que le milieu offre au vivant est fonction de la demande. C'est pour cela que dans ce qui apparaît à l'homme comme un milieu unique plusieurs vivant prélèvent de façon incomparable leur milieu spécifique et singulier ²². »
- 19 L'approche uexküllienne du milieu inaugurerait plusieurs possibilités d'interprétation, aussi bien en Allemagne qu'en France. Si les réflexions sur la vie biologique chez Goldstein ou Canguilhem s'inscrivent dans la continuité d'Uexküll, d'autres penseurs ont infléchi considérablement la perspective de ce dernier de manière à ce que l'enracinement biologique du problème soit liquidé : d'une part Heidegger disqualifie la biologie en la faisant dépendre de l'ontologie, et en séparant radicalement le *Dasein* de l'animal ; d'autre part le structuralisme, à travers l'affirmation de la primauté du langage et du symbolique, pose la singularité de la signification humaine, radicalement différenciée des perceptions qu'Uexküll nommait « porteuses de signification » pour les animaux. L'affirmation d'une non animalité ontologique ou structurale de l'homme servait dans ce sens à évacuer l'origine biologique de la notion de milieu pour n'en retenir que le sens social, symbolique ou culturel.
- 20 Chez Heidegger, le problème de l'*Umwelt* est abordé à travers la critique de la biologie qui, vue comme un des symptômes de « l'oubli de l'être », doit être fondée dans l'ontologie du *Dasein* ²³. Ainsi, si Heidegger prend au sérieux les recherches d'Uexküll ²⁴, il problématise la détermination du verbe « avoir » dans l'expression « l'homme a son milieu [Umwelt] » : cet « avoir » reste ontologiquement indéterminé tant qu'on n'a pas élaboré l'être du *Dasein*. Plus profondément, le fait d'« avoir un milieu » doit dépendre de l'analytique de l'être-au-monde (*in-der-Welt-sein*) du *Dasein*, laquelle privilégie clairement le problème du monde (*die Welt*) au détriment de celui du milieu. Dans *Sein und Zeit*, l'*Umwelt* n'est que le monde prochain ou environnant du *Dasein*, le préfixe « -Um » indiquant le fait d'entourer. L'*Umwelt*, loin d'épuiser le problème d'être-au-monde, indique seulement un mode médiocre de celui-ci, caractérisé par l'être-au-monde quotidien. La mondanité environnante (*Umweltlichkeit*) définie comme le monde des préoccupations quotidiens constitue en ce sens un cercle fini qui limite le monde. La dévalorisation heideggérienne de l'*Umwelt* comme le mode médiocre d'être-au-monde dépend en effet d'une dévalorisation de la biologie, réduite à une science qui pense la vie sans pouvoir

penser l'Être. À travers cette double dévalorisation, le problème de l'*Umwelt* se trouve déplacé sur le terrain ontologique où il sera absorbé par l'analytique du Dasein.

De la biologie à la perception : l'héritage complexe du milieu en France

- 21 Avec Comte et Uexküll, ce sont deux champs de problématisation distincts qui apparaissent : le premier, politique et sociologique, est axé autour de la question de la modification des milieux et de la vie à travers l'action collective ; le second, éthologique et phénoménologique, est centré sur le vivant en tant que sujet de la perception et centre pour un milieu. Au premier abord, c'est surtout ce deuxième aspect qui semble avoir une continuité en France, où l'histoire des sciences de la vie de Canguilhem et la phénoménologie de la perception et du corps propre de Merleau-Ponty répondent aux travaux d'Uexküll, de Goldstein et de Heidegger. En effet, avec Canguilhem et Merleau-Ponty, l'héritage d'Uexküll se voit partagé entre deux options philosophiques : soit conserver l'idée d'une continuité biologique entre la vie humaine et les autres formes de vie, et inscrire l'activité humaine dans le champ des activités vitales ; soit établir un « ordre humain » où l'analyse phénoménologique du vécu sera privilégié face à l'analyse du vivant ²⁵.
- 22 Lorsque Merleau-Ponty étudie les rapports entre la conscience et la nature à travers la structure du comportement, ses conclusions consistent à admettre que le rapport entre l'individu et son milieu ne sont pas mécaniques, mais dialectiques ²⁶. L'étude du comportement réflexe établit l'importance de la signification vitale des stimuli, et non pas une causalité mécanique entre ceux-ci et la réaction. « Le milieu et l'aptitude sont comme les deux pôles du comportement et participent à une même structure. » L'idée même d'une structure du comportement vise à dépasser le dualisme entre l'organisme et son milieu, dès lors que le corps se trouve immergé dans un espace actif qui n'est pas un objet pour la conscience, mais est « présent comme le terme immanent de ses intentions pratiques ²⁷ ». Le milieu sera pour Merleau-Ponty l'élément constant d'une dialectique dont l'autre terme varie (action, comportement ou corps propre), mais qui sera toujours abordée du point de vue du vécu. Si la perception est ce fond que présuppose tous nos actes, le monde est « le milieu naturel et le champ de toutes mes pensées et de toutes mes perceptions explicites ²⁸. » Dans ce contexte, toute la question est celle de connaître les limites de la distance entre la conscience et le milieu dans lequel elle prend naissance à travers la perception.
- 23 La perception devient ainsi la catégorie centrale pour penser le rapport de l'homme à son milieu, notamment à travers l'analyse des comportements sensori-moteurs. Ce même rapport entre le milieu et la perception est établi par Canguilhem, qui en modifie pourtant l'enjeu : « le milieu propre de l'homme c'est le monde de sa perception, c'est-à-dire le champ de son expérience pragmatique où ses actions, orientées et réglées par les valeurs immanentes aux tendances, découpent des objets qualifiés, les situent les uns par rapport aux autres et tous par rapport à lui. En sorte que l'environnement auquel il est censé réagir se trouve originellement centré sur lui et par lui ²⁹. » Cette insistance sur le nécessaire centrage du milieu sur le vivant doit être lue comme une réaction de Canguilhem à la psychologie behavioriste, qui pose le milieu comme l'ensemble des normes auquel l'individu doit s'adapter. Contre une telle réduction des processus vitaux à l'adaptation, la singularité de Canguilhem réside dans son attitude qui consiste à faire de

la valeur et du sens des processus d'origine biologique : « Un centre ne se résout pas dans son environnement. Un vivant ne se réduit pas à un carrefour d'influences. [...] Un sens, du point de vue biologique et psychologique, c'est une appréciation de valeurs en rapport avec un besoin. Et un besoin, c'est pour qui l'éprouve et le vit un système de référence irréductible et par là absolu ³⁰. » Là où Merleau-Ponty affirme la singularité du vécu par la créativité d'une dialectique entre le milieu et l'action, Canguilhem affirme celle du vivant par l'activité vitale de création de sens et de valeurs.

- 24 Ces deux positions sur le milieu ont ouvert à leur tour d'autres champs d'investigation pour les générations suivantes, et on pourrait en ce sens essayer de retracer les déplacements de la notion de milieu dans le concept de « champ » chez Bourdieu, dans la géophilosophie de Deleuze ou dans l'anthropologie de Descola. Or, c'est par une brève indication de Foucault qu'on voudrait démontrer l'actualité et la richesse des champs de problématisation autour de la notion de milieu. Lorsque Michel Foucault traite « tout ce problème de la liberté, du libéralisme » dans ses cours au Collège de France, en 1977 et 1978 ³¹, il évoque une forme du gouvernement des populations par leur milieu : intervenir non pas directement sur les individus, mais indirectement sur leur milieu ou leur environnement de façon à réguler, équilibrer ou estimer leurs comportements, telle serait une des caractéristiques du pouvoir libéral. Dans ce sens, le gouvernement des milieux serait le principe d'intelligibilité de l'action à *distance* qu'exercent les dispositifs de sécurité (l'ensemble des techniques de régulation des phénomènes de masse) sur les populations, tant l'homme est pensé au XIX^e siècle comme une « figure de la population », de cette multiplicité qui est « la fin et l'instrument du gouvernement ³² ».
- 25 Le milieu, contrairement au territoire de la souveraineté qu'il s'agit de capitaliser, et à l'espace disciplinaire qu'il faut bâtir pour y distribuer les éléments, pose le problème des *événements* qui sont susceptibles de s'y produire. Le milieu est le concept par lequel on aborde l'espace en fonction du temporel et de l'aléatoire qui se présentent sous la forme de « séries d'événements » : « l'espace dans lequel se déroulent des séries d'éléments aléatoires, c'est ce qu'on appelle le milieu ³³. » Pourtant, le terme même de « milieu » n'apparaît pas dans les textes d'urbanisme étudiés par Foucault : « Si la notion n'existe pas, je dirais que le schéma technique de cette notion de milieu, l'espèce de structure pragmatique qui la dessine à l'avance est présente dans la manière dont les urbanistes essaient de réfléchir et modifier l'espace urbain. Les dispositifs de sécurité travaillent, fabriquent, organisent, aménagent un milieu avant même que la notion ait été formée et isolée ³⁴. »
- 26 Michel Foucault repère ainsi un nouveau champ de problématisation autour de la notion de milieu, qui désigne sa mise en pratique dans les politiques urbaines avant même que la notion ne soit isolée dans les sciences sociales. Gouverner non pas directement les individus mais leurs milieux, décider politiquement en fonction des effets des aménagements urbains témoignent de l'investissement politique du problème du milieu, qui se situe toujours dans une zone incertaine entre la centralité et la modifiabilité. Cette interrogation foucauldienne sur la place de l'urbanisme entre le vital et le politique est une étrange répétition de la question qu'Auguste Comte relevait déjà au début du XIX^e siècle : comment concevoir le vivant humain comme le sujet de son milieu si ce dernier est modifié de façon à réguler les comportements des sujets qui y vivent ? Ainsi, la problématisation philosophique de cette notion concerne non pas tant une dualité entre le déterminisme du milieu et la liberté du sujet, mais le statut complexe de la centralité d'un sujet qui vit dans des milieux modifiables.

NOTES

1. . G. CANGUILHEM, « Le vivant et son milieu », *La Connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1965, p. 129-154.
2. . « L'histoire des sciences [...] est un effort pour rechercher et faire comprendre dans quelle mesure des notions ou des attitudes ou des méthodes dépassées ont été, à leur époque, un dépassement et par conséquent en quoi le passé dépassé reste le passé d'une activité à laquelle il faut conserver le nom de scientifique », G. CANGUILHEM, *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Vrin, 1968, p. 14.
3. . M. FOUCAULT, *Les Mots et les Choses*, Paris, PUF, 1966, chapitre 10. Voir également les analyses de G. LE BLANC sur les modèles métaphoriques et les modèles constituants dans les sciences humaines dans *L'Esprit des sciences humaines*, Paris, Vrin, 2005, p. 73.
4. . Sur ce point, voir G. CANGUILHEM, « Le vivant et son milieu », *op. cit.*
5. . A. COMTE, *Cours de la philosophie positive*, Tome troisième (1838) : *La Philosophie chimique et la Philosophie biologique*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 274.
6. . *Ibid.*, p. 288.
7. . *Ibid.*, p. 301.
8. . G. CANGUILHEM, « La philosophie biologique d'Auguste Comte et son influence en France au XIX^e siècle », *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, *op. cit.*, p. 65.
9. . Comme le rappelle B. Karsenti, « la subtilité de l'argument comtien tient à cela : la vie est une puissance inédite de modification, non pas au sens où toute modification vient d'elle, mais au sens où elle est le point où émerge un rapport d'échange entre l'être et le milieu par lequel l'un et l'autre se modifient. La modification, de ce point de vue, ne fait jamais qu'exprimer la correspondance du milieu à l'organisme, dont Comte fait la pierre angulaire de la biologie toute entière. » B. KARSENTI, *Politique de l'esprit. Auguste Comte et la naissance de la science sociale*, Paris, Hermann, 2006, p. 82.
10. . « ... Sauf dans le cas de l'espèce humaine, Auguste Comte tient cette action de l'organisme sur le milieu comme négligeable. Le milieu est vraiment un pur système de rapports sans supports. » G. CANGUILHEM, « Le vivant et son milieu », *op. cit.*, p. 170.
11. . A. COMTE, *Système de politique positive [1851-1854]*, Paris, Société positiviste, 1929 (4 tomes), t. II, p. 37.
12. . « Cette unité se donne en bloc, comme une synthèse réelle, sans qu'on puisse la décomposer en un rapport de détermination opérant dans un sens ou dans l'autre, du vital au social, ou du social au vital. Bref, dans la mesure où ils sont intérieurement corrélés, les concepts de vie et de sociétés sont aussi mutuellement altérés. » B. KARSENTI, *Politique de l'esprit*, *op. cit.*, p. 88.
13. . A. COMTE, *Catéchisme positiviste [1852]*, Paris, Garnier-Flammarion, 1998, p. 179.
14. . F. NIETZSCHE, *KSA (Kritische Studienausgabe)*, Berlin, de Gruyter, t. 11, 34 [12] (1885) : « Jetzt - ist die Theorie des Milieu am bequemsten : Alles übt Einfluss, das Resultat ist der Mensch selber ».
15. . G. CANGUILHEM, « Le vivant et son milieu », *op. cit.*, p. 172.
16. . J. von Uexküll, *Mondes animaux et monde humain [1956]*, Paris, Denoël, 1965, p. 26. Ces trois stimulants sont la lumière qui la fait grimper sur l'arbre, l'odeur de l'acide butyrique qui se dégage des mammifères et la chaleur du sang.
17. . *Ibid.*, p. 26.
18. . *Ibid.*, p. 27.
19. . *Ibid.*, p. 28.

20. . *Ibid.*, p. 31.
21. . Wolf FEUERHANN, « Du milieu à l'*Umwelt*. Enjeux d'un changement terminologique », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* n° 4/2009, p. 419-438.
22. . G. CANGUILHEM, *Le Vivant et son milieu*, *op. cit.*, p. 195.
23. . M. HEIDEGGER, *Sein und Zeit* [1927], Tübingen, Max Niemeyer, 2001, § 10. L'essentiel des analyses sur l'*Umwelt* se trouvent entre § 10 et § 24.
24. . Comme le rappelle Agamben, « il n'est pas exclu que la thèse centrale de *Sein und Zeit* sur l'être-dans-le-monde (*in-der-Welt-sein*) comme structure humaine fondamentale puisse être lue comme une réponse à cette problématique qui, au début du siècle, modifie essentiellement la relation traditionnelle entre le vivant et son monde environnant. » G. AGAMBEN, *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal*, Paris, Payot & Rivages, 2002, p. 68.
25. . C'est la lecture de G. LE BLANC : « Tandis que Canguilhem, par la norme, enracine les activités humaines dans les activités vitales, Merleau-Ponty, par le comportement, déleste l'ordre humain de l'ordre vital, annulant la spécificité de la vitalité dans les propriétés de l'humanité. » *La Vie humaine : anthropologie et biologie chez Georges Canguilhem*, Paris, PUF, 2002, p. 56.
26. . M. MERLEAU-PONTY, *La Structure du comportement*, Paris, PUF, 1942, p. 174.
27. . *Ibid.*, p. 183.
28. . M. MERLEAU-PONTY, *La Phénoménologie de la perception*, Paris, PUF, 1945, p. V.
29. . G. CANGUILHEM, *Le Vivant et son milieu*, *op. cit.*, p. 195.
30. . *Ibid.*
31. . M. FOUCAULT, *Sécurité, Territoire, Population*, 1977-1978, Paris, Gallimard/Seuil, 2004.
32. . *Ibid.*, p. 109.
33. . *Ibid.*, p. 22.
34. . *Ibid.*, p. 22.

RÉSUMÉS

A tentative to put in perspective the complexity of the notion evoked by such thinkers as Comte, Uexküll, Canguilhem and Foucault, without relying on a simple opposition between influence and creation.

Dieser Artikel schildert die Geschichte der „Milieutheorie“ und zeigt wie komplex dieser Begriff ist. Anhand der Spannung zwischen Zentralität des Subjektes und der Modifizierbarkeit der Begriffe, weist er darauf hin, was im Grunde im Spiel ist.

AUTEUR

FERHAT TAYLAN

Ferhat Taylan, né en 1982, est chargé de cours en philosophie à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, où il prépare une thèse sur les problématisations modernes de la notion de milieu. Il a co-édité un numéro de revue consacré à « Foucault et la psychanalyse » (*Incidence* n° 4-5, 2009) et a traduit Nietzsche et la philosophie et l'île déserte de Gilles Deleuze vers le turc.